

à donner notre avis, la muqueuse du col a été envahie par le gonocoque, nous devons faire toutes réserves relativement à la guérison. Car nul ne peut la promettre avant l'issue de la grossesse. Vouloir l'obtenir quand même serait exposer à l'avortement et à tous les dangers matériels et moraux qu'il peut entraîner.

II. — APRÈS LA FIXATION DU JOUR.

Mêmes sujets que dans le cas précédent peuvent avoir besoin de nos conseils, à la veille du mariage, en pleine blennorragie aiguë. Jeune fille, veuve ou divorcée, une femme qui a eu un amant, peut être entraînée à de dangereux adieux, et dans l'ardeur des suprêmes embrassements subir les atteintes du gonocoque ou le réveiller dans son assouplissement. Ce n'est pas en pareil cas, on le comprend, que nous pouvons songer à démolir un mariage, pour l'ordinaire laborieusement échafaudé. L'ajournement n'est pas davantage à notre portée. Il faut le deman-

der, mais notre cliente a trop hâte d'arriver à la mairie pour qu'il puisse en être question sérieusement. Nos efforts seront donc forcément bornés : faire connaître les dangers du mal, prescrire les modificateurs les plus actifs, indiquer les précautions propres à préserver autrui (uriner avant tout rapprochement, multiplier les ablutions et les injections au sublimé, éviter les étreintes prolongées ou répétées). D'autre part, une femme intelligente et bien résolue à ne pas retarder la célébration désirée, saura, s'il le faut, prétexter plus d'un malaise pour se donner le temps d'une quasi-guérison. C'est le meilleur parti à prendre et à conseiller.

III. — APRÈS LE MARIAGE.

Il demeure entendu que je laisse de côté toutes les contagions accidentelles ; mais je crois devoir rappeler encore une fois l'attention sur les dangers qu'une domestique impure, une femme de chambre, peut engendrer autour d'elle, dans un cabinet de toilette :

elle se sert d'une canule, d'un injecteur, d'une éponge, d'une serviette, autant d'agents propagateurs du gonocoque. Cette variété de contamination à laquelle on veille toujours à propos de la syphilis, est trop oubliée en ce qui concerne la blennorragie. Il faut y penser, il faut le dire.

Le tableau schématique présenté plus haut à propos du mari infecté doit se reproduire ici :

Femme fidèle.

NÉO-BLENNORRAGIENNE. Contagion par l'époux coupable.
 EX-BLENNORRAGIENNE. { Contagion par l'époux..... } ^{coupable.} _{maritalement infecté.}
 { Exacerbation par gonococcisme latent.

Femme infidèle.

NÉO-BLENNORRAGIENNE. Contagion. { par l'amant. }
 { par l'époux coupable. }
 { par l'amant. }
 EX-BLENNORRAGIENNE. { Contagion. } ^{par l'époux coupable.} _{par l'époux maritalement infecté.}
 { Exacerbation par gonococcisme latent.

FEMME FIDÈLE.

Avant d'aborder le cas des néo-blennorragiennes et ex-blennorragiennes, je dois faire remarquer que, par le fait d'un premier accident, la femme passe fatalement, pour l'avenir, de la première dans la seconde catégorie. Après avoir éprouvé tous les dangers, elle en fera courir à son tour par un mal à peine disparu qu'il est rénové. Alors commencera l'ère des transmissions réciproques indéfinies, si fréquentes dans les ménages où l'hygiène et la thérapeutique laissent à désirer. C'est une perspective bien ignorée et que nous devons toujours dévoiler au mari, certains qu'en pareil cas c'est en lui montrant sa santé menacée qu'on préservera le mieux celle de sa compagne.

a. *Néo-blennorragienne.*

Contagion par l'époux coupable. — Coupable, un tel qualificatif doit-il être appliqué

à cette foule d'inconscients qui souillent leur femme dès le premier contact ? A bien peser les responsabilités, c'est au médecin négligent ou ignorant qu'elles doivent incomber. S'il a fait un examen insuffisant, s'il s'est contenté d'une inspection sommaire, ou même si, trompé par des préjugés menteurs, il a conseillé le mariage pour guérir une goutte militaire, lui seul est coupable. Colliger toutes les calamités qu'entraîne cette fatale incurie, c'est écrire l'interminable martyrologe du mariage, page douloureuse entre toutes. J'y ai longuement insisté plus haut, et n'y reviendrai ici que sommairement.

C'est vers le troisième jour après le premier rapport que le gonocoque se manifeste par ses symptômes d'autant plus accusés qu'ils compliquent habituellement les violences de la défloration. La jeune femme ose à peine se plaindre, bien moins encore demander un examen. Cependant Monsieur insiste avec une ardeur bien compréhensible pour continuer l'exercice de ses droits, et

chaque jour il sème et resème la graine mauvaise qui va se développant. Madame parle-t-elle de cuisson, de brûlures, tous deux commencent à les attribuer aux conséquences de l'effraction, et ce n'est que lorsque enfin excédée de souffrances et d'inquiétudes, elle se refuse aux approches, que le mâle s'inquiète à son tour et prend le parti d'aviser. Il regarde, et, naturellement, voit tout et ne comprend rien. Le couple se trouve en voyage, parfois en pays étranger. Un pharmacien mis au courant donne une bouteille d'eau blanche ou de solution boriquée, inutile droguerie. L'inflammation s'accroît. Lasse d'entendre répéter que ça ne sera rien, « que c'est toujours comme ça », la victime s'affole. Se figure-t-on la détresse de l'innocente ? C'est une jeune fille, presque une enfant, pour la première fois éloignée de ses parents ; elle est partie avec un homme qu'on lui a désigné, que le plus souvent elle connaît à peine, auquel on l'a livrée pour qu'il forçât ses tendres organes, et quand, pleine de soumission, elle

lui a sacrifié tous ses sentiments de pudeur naturelle ou acquise, elle se sent en proie à des malaises aussi mystérieux que pénibles, et qui ne la font pas moins rougir que souffrir.

Un docteur, amené enfin, obtient d'examiner la région. Muqueuses turgides et rouges, remplis gonflés, débris déchirés et sanguinolents, le tout baigné de pus. C'est un tableau bien connu des médecins qui exercent dans les centres où se font les voyages de noce, et pour mon compte je l'ai vu souvent à Paris.

Il ne faut pas croire qu'il soit toujours commode de se faire une opinion précise sur la nature des accidents. La sensibilité des parties est telle que l'expertise est généralement très laborieuse. Même l'introduction du doigt dans le vagin pour interroger le contenu urétral rencontre maint obstacle et provoque de vives douleurs. Cependant il importe d'y arriver et de recueillir la sécrétion, car plus la situation paraît complexe, plus grand est le besoin de se renseigner

exactement. Ce premier constat peut avoir une importance considérable au point de vue de l'avenir du jeune ménage. Appliquons-nous à le faire avec autant de scrupule et non moins de preuves recueillies que s'il s'agissait d'en aller témoigner, et conservons avec soin l'ensemble de la documentation, car nous assistons peut-être au premier acte d'un débat judiciaire au cours duquel notre témoignage dûment invoqué peut avoir une influence décisive, et procurera peut-être la délivrance d'une malheureuse.

Certes, une goutte purulente débordant de l'urètre est un signe caractéristique en l'espèce, mais si cette goutte étant recueillie, étalée sur une lame de verre et portée sous le microscope, nous y reconnaissons le gonocoque, le diagnostic ne laissera rien à désirer. Quant à l'étiologie elle est facile à établir en prenant à part le mari pour le confesser et le confondre. Mais songeant toujours à notre rôle possible en justice, examinons-le aussi complètement que Madame.

Reste à établir le traitement, qui doit être sévère, et qu'il faut imposer avec fermeté, car s'il y a quelque chance d'éviter les suites redoutables de l'envahissement gonococcique, c'est à cette première heure de son développement.

Il faut conseiller le repos avant tout, c'est-à-dire interrompre les pérégrinations commencées. On se heurtera à mille objections, mais elles ne tiendront pas devant l'exposé des risques à encourir. D'autorité, le traitement sera fait en partie double si l'on veut prévenir d'incessantes récidives. Il va sans dire que la cause réelle de ses tortures, nous la cacherons à la jeune femme, ce qui n'est pas difficile étant donnée son innocence, et par conséquent sa parfaite ignorance.

Bien plus souvent le premier acte nous échappe, et nous sommes consultés soit au retour du fameux voyage, soit plus ou moins longtemps après. Les phénomènes du début ont été modérés ou supportables et notre avis est réclamé pour des complications tardives,

métrites, salpingites, sans oublier les arthrites, si commodément expliquées jadis par l'hypothèse du mystérieux rhumatisme génital.

Notre premier soin sera de nous faire une conviction raisonnée et scientifique par l'examen le plus approfondi et la confrontation. Puis nous dessillerons les yeux du mari coupable, le plus souvent sans le savoir; le gonocoque, qu'on lui montre dans ses sécrétions et dans celles de sa femme, est en pareil cas un argument irréfutable. Au reste, en répondant à son appel, nous avons couru à son secours, nous sommes et devons rester son allié pour sauvegarder mieux l'avenir conjugal. Et qu'on ne croie pas que ce soit un rôle tout platonique! Il y aura des luttes à soutenir, non certes contre la tendre victime aimante, résignée, et toujours prête à pardonner si elle entrevoit la vérité, mais contre la défiance, ou si l'on préfère, la clairvoyance de l'entourage personnifié par la belle-mère. Malheur, trois fois malheur, si dans le but ostensible de soigner sa fille, ce terrible per-

sonnage prétend s'installer à son chevet. C'est le traitement déréglé par l'exagération même des soins, la récrimination continue, le moral troublé, et la complication la plus grave de toutes, la discorde. La situation est vraiment intolérable quand cet argus a des relations médicales qui excitent ses soupçons et les alimentent au jour le jour de suppositions que nous savons fondées. « Monsieur, me disait une d'elles en me fixant dans les yeux, et parlant avec lenteur comme si elle récitait une leçon, est-ce que ce n'est pas une affection blenn-orr-agique dont souffre ma fille? » Une autre voulait savoir si ce n'était pas une maladie « communiquée ».

Et ce sont des demandes d'avis confidentiel, d'entrevue secrète, des lettres que nous trouvons chez nous en sortant de chez elle : elle a appris, on lui a dit que son gendre avait été malade, etc.

Autant de coups droits qu'il faut détourner d'une tranquille parade, avec autorité, mais sans acrimonie. N'oublions pas que c'est une

femme impressionnable et qui a de justes raisons d'alarmes, une mère au cœur déchiré, armée pour la défense de son enfant, et qu'en somme elle représente, avec aigreur je le reconnais, les sentiments les plus nobles, et le bon droit. Ce qu'il faut, c'est gagner sa confiance, lui persuader par notre sollicitude que si nous ne lui disons pas tout, nous ne négligeons rien de ce qu'il faut faire. Ne luttons pas d'astuce quand nous pouvons vaincre par le dévouement.

Le pis est si, pour servir sa rancune, la méchante se met à la traverse de nos efforts et compromet sottement notre œuvre en soufflant la tempête où le calme est nécessaire. Installée dans un intérieur troublé, elle épie tout, et, dût-elle la mettre au martyre, accablera notre malade de ses révélations. La lettre suivante traduit en termes si touchants l'émoi qui peut en résulter que je n'hésite pas à la transcrire. Elle fut écrite d'un lit où l'on a beaucoup souffert, griffonnée au crayon et à la dérobee. Elle jettera aussi

quelque lumière sur l'état d'âme de certains.

« Monsieur. Je sens que je ne vais pas mieux, malgré tous vos efforts, et j'ai bien peur de ne jamais aller mieux, car chez moi c'est le moral surtout qui souffre et je tiens à vous en dire la cause. Ma mère a eu la preuve que mon mari m'avait trompée avec une maîtresse dès les premiers jours de notre mariage, et m'a remis toute une correspondance qui ne laisse aucun doute sur mon malheur.

« C'est ce jour-là que vous avez vu le thermomètre monter si haut, et que j'ai si fort souffert de palpitations, c'est depuis ce jour que je vais de mal en pis. N'en parlez pas à mon mari, je vous en prie, mais dites-lui qu'à votre avis un chagrin m'empêche de guérir; peut-être alors comprendra-t-il. »

Les choses se passent tout autrement quand l'épouse est contagionnée plus ou moins longtemps après le mariage. Monsieur a fait une escapade libertine, a pris le mal en voyage, ou pendant une absence, parfois une

indisposition de sa femme, et le lui a communiqué.

Les phénomènes se montrent plus rarement à l'état suraigu, et même aigu, qu'au lendemain des noces. Plusieurs circonstances nous en donnent l'explication. D'abord plus de traumatismes, plus de lambeaux déchirés et saignants; au contraire les muqueuses sont devenues plus résistantes, se sont tannées. Puis presque toujours il y a des pertes blanches qui diluent le principe morbide, sans parler des fluides glandulaires visqueux qui l'emprisonnent, et que, mieux faite aux choses de l'amour, la femme perd en plus grande abondance au moment des transports. Ajoutons qu'elle a pris l'habitude des ablutions et sait les pratiquer. Enfin les embrassements sont moins ardents, l'homme qui a quelque raison de crainte, tant pour lui que pour sa compagne, s'exécute plus prestement sans s'arrêter aux bagatelles qu'il sait dangereuses, et surtout sans se hasarder aux répétitions.

Dans ces conditions le mal est souvent méconnu ou faussement interprété. Madame éprouve-t-elle quelque cuisson, une sécrétion muqueuse plus abondante, en parle à son mari, et tous deux se rappellent qu'ils ont fêté un peu bien joyeusement leur revoyance, qu'ils ont dû s'échauffer à coup sûr; c'est ce qui a provoqué sans doute un regain de pertes blanches. On prendra des bains, des rafraîchissants : graine de lin, queue de cerise ou chientend ont depuis des siècles la confiance des ménages dans ces cas-là, sans omettre la décoction aux feuilles de noyer. Ainsi se trouvent mutuellement satisfaits de l'explication les insoucians, non moins que de la cure instituée, et s'endorment quiets tandis que chemine le gonocoque. L'avenir de ces gens-là n'est pas toujours sombre. Beaucoup de femmes vivent relativement en bonne intelligence avec la blennorrhagie, dont la tendance naturelle est de s'user à la longue sur une même muqueuse. Mais si elles portent le venin sans en plus souffrir que le serpent,

elles sont tout autres qu'inoffensives pour autrui. Le mari ne cesse guère de couler, il vit avec une urétrite chronique qu'il réchauffe de temps en temps, et dont il s'aperçoit à peine, dont il ne se plaint pas trop, à moins que survienne une complication. Mais malheur à l'amant s'il s'y hasarde, l'expiation ne se fait pas attendre; tels les explorateurs des contrées marécageuses succombent aux dangers qui épargent les indigènes.

Au contraire certains hommes ont peur de tout. Par peur de laisser deviner qu'ils sont malades, ils enlacent imprudemment leur femme; mais par peur d'avoir pu lui donner du mal, ils l'accablent de questions, refusent de la croire si elle dit ne pas souffrir, et finalement la traînent chez le médecin, au risque de déchaîner tous les soupçons. Dans le fond, cette sollicitude extrême cache mal la peur qu'ils ont de se créer pour eux-mêmes un danger plus grand. Je n'ai pas à revenir sur le rôle qui nous est dévolu dans ces comédies. Que nous n'ayons qu'à rassurer,

ou dussions-nous guérir, c'est toujours en pacificateur que nous devons paraître, non moins soucieux du moral que du physique, de la bonne entente, que de la bonne santé.

Ne ménageons pas au mari les conseils et les représentations sévères, et donnons à tous deux, s'il en est besoin, les remèdes appropriés. Les raisons à alléguer ne manquent pas pour prescrire, sous couleur d'hygiène, tous les traitements nécessaires, même les plus rigoureux, sans oublier d'insister sur la nécessité de contrôles ultérieurs.

L'embarras est plus grand quand, dans notre cabinet, nous nous trouvons en face d'une dame qui nous fait part de ses inquiétudes et nous prie de l'examiner. Procédons par ordre; avant de nous demander comment nous nous tirerons de ce mauvais pas, sachons d'abord si les craintes dont on nous fait part sont fondées. Regardons de près, et faisons notre diagnostic avec autant de précision que si nous étions à l'hôpital. Mettons-y le temps suffisant et ne négligeons pas les

enseignements du microscope. Si les muqueuses sont saines, rien de plus simple, aucune hésitation à en faire part. Mais, en face d'une blennorragie bien constatée, soyons prudents. C'est à notre tour de parler d'échauffement, de pertes blanches révigorées, jusqu'à ce que nous soyons fixés sur la situation et les intentions de l'énigmatique visiteuse.

« Hé bien! et votre mari, qu'est-ce qu'il dit de cela? » tel est le mot de la situation, la phrase-réactif que Diday nous a enseignée, et à laquelle il n'y a rien à changer pour que, dite à l'improviste, elle fasse apparaître la personnalité qui se cache. Par le genre, par le ton de l'exclamation qui suivra, nous saurons bien vite quelle était la nature des liens qui se sont noués ou desserrés, quels droits furent violés, et par qui? De cette façon ou d'une autre, provoquons donc quelque intime révélation; le corps s'est confié, obtenons que l'esprit se confie. Pour le trahir, dirait-on? Non certes, mais pour pouvoir le mieux

guider et servir les véritables intérêts de la malade. Quand nous la connaissons, alors seulement nous pourrions juger du bien ou du mal que lui causerait le verdict sincère que nous avons le droit et le devoir de retenir jusque-là, avec la conscience de notre responsabilité.

J'ai dit à peu près tout ceci au chapitre où fut traité la blennorrhagie de l'homme, cependant je reconnais que le secret a moins d'importance quand il s'agit de la même maladie communiquée à la femme, et je crois les occasions de parler beaucoup plus fréquentes. Par une iniquité de convention, la connaissance de l'adultère masculin n'a pas en général de graves conséquences pour la famille; on ne saurait en tout cas les comparer au scandale de l'infidélité commise par la femme. Saura-t-on jamais le nombre des épouses qui ont accepté la situation domestique telle que le relâchement des mœurs l'a faite de nos jours, et qui, dans l'impossibilité de lutter contre les vices de leur mari, ont

fini par en prendre leur parti! A ces désabusées nous n'enlèverons aucune illusion en disant toute la vérité, et nous la leur dirons, pour leur conserver au moins le bien de la santé.

Nous la devons aussi à celles qui, malheureuses pour d'autres raisons, peuvent trouver dans le fait d'une maladie communiquée les motifs d'injure grave suffisants pour leur délivrance. C'est une sorte de justice distributive que nous exerçons, c'est presque un sacerdoce dont nous sommes investis. Souvenons-nous, en cette circonstance plus qu'en tout autre, d'être compatissants, et de justifier l'appellation antique de *vir bonus*.

Assez souvent nous subissons l'interrogatoire le plus pressant de la part d'une mère irritée qui a voulu être témoin de notre examen. Mais aux regards de la victime, à son attitude résignée, nous comprenons qu'elle subit une contrainte, et quel gré elle nous saura de pallier les griefs, de ne point envenimer les choses. Certes le ressentiment ma-

ternel est respectable, mais comment résister à ce vœu de pardon silencieusement exprimé ? L'accord tacite est vite conclu quand il s'agit d'oubli et de mansuétude, et il nous est si facile de ne rien préférer d'irrémissible !

b. *Ex-blennorragienne.*

Contagion par l'époux coupable. — Ancienne femme légère, veuve ou divorcée, ayant jadis payé tribut à la blennorragie, cette catégorie de femmes mariées est aujourd'hui fort nombreuse, et il faut compter avec elles. Sans nul doute certaines peuvent être infectées dans des conditions aussi pitoyables que si elles avaient un passé intact. Mais on ne peut nier qu'elles ne soient mieux armées, pour se défendre, protéger aussi bien leur dignité d'épouses que leur santé, et par conséquent, ajoutons-le, pour entendre tout ce qu'elles veulent savoir.

Cen'est donc pas avec elles que nous jouerons de diplomatie, hormis certains cas spéciaux

qu'un homme attentif saura toujours découvrir.

Le difficile en pareil cas, c'est de discerner l'origine exacte du mal, et de faire la part équitable entre le capital morbide tenant au passé et les acquets. Un écoulement aigu survenu plus ou moins longtemps après le mariage, quand on sait que la santé des deux conjoints n'avait pas été troublée depuis, est certainement le fait d'une contagion dont le germe est venu du dehors. Dans les rares cas où le début est bien observé, l'incubation se retrouve avec ses délais habituels. Une maîtresse d'aventure a infecté le mari qui a infecté l'épouse. Rien de plus clair.

Contagion par l'époux maritalement infecté.

— Mais il n'en est plus de même quand les contacts des premiers jours ont éprouvé Monsieur au point de faire supposer la persistance de germes gonococciques sur les muqueuses de Madame. Celui-ci ayant reçu un virus inerte, l'a fomenté, lui a rendu son activité première, et, après en avoir plus ou

moins souffert, le transmet à son tour ramené à l'état aigu. C'est le phénomène inverse de celui décrit dans un des chapitres antérieurs. Il y a incubation comme dans le cas précédent, car ce n'est point un mal réchauffé, c'est une blennorragie nouvelle dont va souffrir l'épouse grâce à cette *contagion par l'époux maritalement infecté*. La clef du diagnostic est dans la date précoce, aux premiers temps du mariage, et l'apparition des accidents à intervalle rapproché. Il est très important d'établir l'ordre et la date de leur succession chez les deux conjoints et d'en être assez sûr pour en convaincre la femme, auteur inconscient de tout mal et coupable sans le savoir, au demeurant toujours étonnée, même après nos démonstrations, qu'on ait pu lui rendre plus qu'elle n'avait donné.

Exacerbation par gonococcisme latent. — Le 29 août 1884, entrant dans mon cabinet, adressée par Diday, une jeune fille qui se présenta en ces termes : « Monsieur, je suis atteinte de

blennorragie. » Dix ans plus tard, je la voyais encore périodiquement accourir affolée, reprise d'accidents aigus, le canal débordant de pus, sous l'influence du même écoulement qui, je le crains bien, ne finira qu'avec elle. A la vérité elle est restée fille, et fille légère, mais je ne suis pas sûr que le mariage eût changé les choses. Plus on l'étudie, et plus s'enracinent, chez ceux qui le mieux la connaissent, les idées de la blennorragie inguérissable, dans le sexe féminin s'entend. Tant de facteurs entrent en jeu pour renouveler la maladie, au moment où on la croit guérie pour toujours, en ramenant à la surface des muqueuses contagionnables le microbe dont elles semblaient débarrassées ! C'est l'afflux menstruel, qui chauffe les tissus et stimule tout l'appareil sécrétoire ; c'est le coït, pendant lequel le pénis fouille tous replis et culs-de-sac, et exprime au milieu des spasmes l'arrière-fond des follicules et cavités glandulaires, habitat du gonocoque ; et la grossesse, l'accouchement, l'équitation, la danse, le pa-